
Rire au Moyen Age

Jacques Le Goff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2918>

DOI : [10.4000/ccrh.2918](https://doi.org/10.4000/ccrh.2918)

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1989

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Jacques Le Goff, « Rire au Moyen Age », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 3 | 1989, mis en ligne le 13 avril 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2918> ; DOI : [10.4000/ccrh.2918](https://doi.org/10.4000/ccrh.2918)

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Rire au Moyen Age

Jacques Le Goff

- 1 Au moment de commencer à parler d'une enquête sur le rire au Moyen Age, une première crainte me saisit. Voltaire en effet a écrit : « Les hommes qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais ». Mais je ne cherche pas des causes métaphysiques au rire. Je m'efforce de chercher, et en particulier au Moyen Age, quelles ont été les attitudes de la société, les prises de position théoriques à l'égard du rire, et comment le rire, sous ses diverses formes, a fonctionné dans la société médiévale.
- 2 Je voudrais persuader le lecteur que le rire est un vrai sujet de réflexion, et en particulier, qu'il relève d'une étude historique. J'espère justifier une première observation, très générale, mais qu'il ne faut pas passer sous silence sous prétexte de banalité : le rire est un phénomène culturel. Selon les sociétés et les époques, les attitudes à l'égard du rire, les pratiques du rire, les objets et les formes du rire, ne sont pas les mêmes, changent. Le rire est un phénomène social. Il requiert au minimum deux ou trois personnages réels ou supposés : celui qui fait rire, celui qui rit, celui dont on rit, très souvent aussi celui ou ceux avec qui on rit ; c'est une conduite sociale qui suppose des codes, des rites, des acteurs, un théâtre ; je dirais même que c'est le seul point qui me paraît intéressant dans l'étude, par ailleurs extrêmement décevante, de Bergson sur le rire ; mais il a, et parfois avec des formules heureuses, insisté sur cet aspect social du rire, et Freud a marqué sur ce point la convergence de ses théories avec la pensée de Bergson. En tant que phénomène culturel et social, le rire doit avoir une histoire. Je me vois donc contraint d'amener le lecteur vers le sérieux du rire, et j'ai ici aussi mes autorités. En 1983, l'américain Morreall a publié un livre stimulant, qui s'intitule : *En prenant le rire au sérieux*¹. Et, tout récemment, l'italien Ceccarelli a publié *Le rire et le sourire*², ouvrage dans lequel, après avoir rappelé que toute explication du risible tue le rire et que la mort du rire est préoccupante, car le rire est source de plaisir, il entreprend une longue enquête au terme de laquelle il affirme : « Sur l'importance du sourire et du rire, de quelque point de vue qu'on les considère, il est très difficile d'avoir des doutes ». Il ajoute, de manière très perspicace, que la façon dont beaucoup de gens trouvent futile une étude du rire et du sourire, fait partie intégrante du problème de la nature et de la fonction du rire et du sourire. J'évoquerai enfin le Russe Alexandre Herzen qui, il y a plus d'un siècle, remarquait : « Il

serait extrêmement intéressant d'écrire l'histoire du rire ». Ce que je voudrais faire ici, c'est esquisser une problématique de l'histoire du rire dans l'Occident médiéval.

- 3 Je commencerai, parce que je crois que ceci peut expliquer les orientations en même temps d'ailleurs que les faiblesses et les lacunes de ce que je veux vous proposer, par l'histoire de cette recherche. D'où m'en est venue l'idée, quels sont les motivations et les objectifs de cette recherche ? Je ferai ensuite un inventaire des problèmes qui se sont posés au cours de cette recherche, et qui définissent ses principales orientations. Je dois dire que j'en suis à un stade encore exploratoire de ce sujet. Ce n'est pas une *captatio benevolentiae* : mes amis et moi en faisons un objet de séminaire commun, et beaucoup dans ce séminaire ont déjà apporté, soit au niveau de la réflexion théorique, soit au niveau de la documentation, des contributions très intéressantes. Je traiterai enfin d'un point plus particulier, à titre d'exemple, que j'ai pu analyser déjà d'une manière relativement approfondie : le rire monastique, *risus monasticus*, dans le haut Moyen Age. Je poserai également quelques jalons pour une histoire de l'évolution des attitudes à l'égard du rire et des formes du rire, et de la place du rire dans la société médiévale, de l'Antiquité tardive à la Renaissance.

Préhistoire et objectifs de la recherche

- 4 Une étude sur l'histoire du rire doit être construite, me semble-t-il, sur deux versants. C'est là une distinction fondamentale : les démarches, la méthode, les problématiques, et d'abord la documentation, sont différentes sur l'un et l'autre versant, celui des attitudes à l'égard du rire d'une part, celui des manifestations du rire de l'autre. On pourrait dire, de façon traditionnelle : « théorie et pratique du rire ». Sur le premier point, il est relativement facile de rassembler les textes plus ou moins théoriques, disons normatifs, qui, non seulement, expriment des attitudes à l'égard du rire, mais donnent des recommandations sur les façons de rire ; on s'aperçoit, comme pour les manières de table, qu'il y a toute une série de textes sur les manières de rire. C'est peut-être à l'égard de ces textes que nous sommes le mieux armés. Quant au problème de la pratique du rire, il est beaucoup plus difficile. Là encore, on a affaire, me semble-t-il, à deux sous-ensembles ; il y a, d'une part, les textes qui mentionnent la présence de rires, de formes du rire, d'une façon tout à fait limitée, ponctuelle : ainsi dans une chronique où l'on voit un personnage se mettre à rire. Essayer de capter tous ces rires est une chose importante pour une enquête de ce genre, mais on voit tout de suite quelle « pêche à la ligne » cela représente. Il y a, d'autre part, l'énorme domaine de ce que l'on appelle le comique ; la difficulté ici est très différente, parce qu'elle va être de transformer une problématique du comique en une problématique du rire, mais, bien entendu, sans faire disparaître la spécificité de ce concept du comique, ni la spécificité des textes qui expriment ce comique ; c'est-à-dire que l'on considère, d'une part, l'ensemble des textes qui jugent le rire et, de l'autre, l'ensemble des textes qui cherchent à faire rire. Ce sont des choses différentes, et l'un des grands problèmes de cette recherche se manifeste déjà : problème d'hétérogénéité des documents, de la problématique, des concepts, et l'une des grandes incertitudes est de savoir s'il y a un sujet unificateur derrière tout cela. Je dois encore dire que d'un côté, on rencontre une histoire des valeurs et des mentalités, et de l'autre, des représentations littéraires et artistiques ; une histoire du rire et du faire rire. Donc, un premier grand problème : celui des articulations très complexes entre ces quatre domaines – valeurs, mentalités, moeurs et esthétique du rire. Une seconde remarque préliminaire : même si

les catégories du rire sont nombreuses, et si le comique d'un mot n'est pas la catégorie la plus importante de ce qui fait rire, il faut noter ici l'importance des mots et du langage ; heureusement, l'historien est ici mieux armé. Nous avons appris depuis assez longtemps à regarder du côté du langage, du côté du vocabulaire, du côté de la sémantique, mais nous nous heurtons ici encore au très petit nombre d'études sérieuses, intelligentes dans ce domaine. Enfin, il y a le problème du véhicule linguistique, auquel se heurte toujours le médiéviste : il faut mener l'enquête dans le domaine du latin et dans celui des langues vernaculaires. Cette seconde enquête est d'autant plus importante qu'il me semble qu'on a mieux ri en langue vernaculaire qu'en latin, pour toutes sortes de raisons très intéressantes. Si l'un des gros handicaps pour traiter ce sujet est précisément sa diffusion, son hétérogénéité, son éparpillement, par ailleurs tout cela permet de toucher à beaucoup de thèmes fondamentaux de la période historique que l'on étudie. Vont paraître dans quelques mois les actes d'un colloque qui s'est tenu il y a deux ans à Montréal sur le plurilinguisme dans l'Occident médiéval ; il y a là des textes importants. L'un des thèmes que nous retrouvons ici, ce sont les possibilités d'expression des différentes langues employées au Moyen Age, et en particulier du latin par rapport aux langues vernaculaires. Des études très précises d'excellents spécialistes de la linguistique ont souligné qu'à partir du XIII^e siècle, le latin a tendance à devenir une langue sinon morte, du moins une langue de spécialistes, utilisée fondamentalement dans certains exercices liturgiques religieux ou intellectuels, où prédomine un nouveau latin, le latin scolastique ; ce latin-là est peu propice à l'expression de tout ce que nous appelons sensibilité, individualité des sentiments et des idées et, par conséquent, l'observation de tout le subjectif lui échappe ; il faut aller regarder du côté des langues vernaculaires ; or il semble que la plupart des médiévistes ne savent pas très bien manier à la fois les documents en latin et les documents en langue vernaculaire. Enfin, il faut se rendre compte qu'au-delà du véhicule linguistique, de la parole, si l'on veut dénicher le comique, le rire, il faut aller regarder, comme on le sait notamment depuis les belles études de Paul Zumthor, du côté de la voix, des mimiques et des gestes, qui ont eux aussi une histoire.

- 5 J'indique maintenant comment j'ai été amené à m'intéresser au rire. Je crois que le premier déclic a été la lecture d'un petit ex cursus de l'ouvrage d'Ernst Curtius : *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, ouvrage qui n'est guère à la mode. Curtius reste pourtant une mine de textes, de thèmes, de réflexions ; il y a un petit ex cursus sur l'Eglise et le rire, notamment, qui a attiré mon attention sur le fait que, depuis l'époque paléo-chrétienne jusqu'à la fin du Moyen Age, on s'est posé la question, surtout dans les milieux ecclésiastiques : « Jésus a-t-il ri une seule fois dans sa vie terrestre ? ». Ce thème, qui peut paraître anecdotique, est extrêmement intéressant surtout si l'on observe le contexte dans lequel il a fonctionné au Moyen Age. L'histoire de l'émergence de ce thème est elle aussi très intéressante, mais je la laisse de côté. Plus significatif est le fait que ce *topos*, que l'on retrouve dans les sermons, dans la littérature homélitique, ne s'est pas restreint aux milieux monastiques ou proprement ecclésiastiques, mais a été très vivant dans les milieux universitaires. Au XIII^e siècle, il y avait traditionnellement chaque année, à l'Université de Paris, un *quod libet* (une de ces discussions sur un thème que l'on choisissait, une sorte de conférence ouverte au grand public) sur ce thème-là. En face, un autre *topos* circule également tout au long du Moyen Age : c'est le thème d'Aristote qui, on le sait, a avancé la proposition que le rire est le propre de l'homme. Il en est passé, dans la tradition latine et dans la tradition latine chrétienne médiévale, une expression qui me semble extrêmement intéressante, et sur laquelle il est très facile de faire un contresens :

c'est le thème de l'*homo risibilis* ; non pas, bien entendu, l'homme ridicule, l'homme risible, mais l'homme doté du rire, l'homme dont la caractéristique fondamentale est le rire. On voit donc qu'autour du rire s'est noué ce qu'on peut appeler un grand débat, et qui va loin, car si Jésus n'a pas ri une seule fois dans sa vie humaine, lui qui est le grand modèle humain, dont de plus en plus on proposera l'imitation, le rire devient étranger à l'homme, à l'homme chrétien en tout cas. Inversement, si l'on dit que le rire est le propre de l'homme, il est certain que l'homme riant se trouvera mieux exprimer sa nature ; or tous les deux se trouvent dans des auteurs ecclésiastiques, et je n'ai pas rencontré d'hérésie du rire. Les diverses attitudes à l'égard du rire se situent toutes à l'intérieur d'une certaine orthodoxie ; ce n'est pas entièrement vrai peut-être, mais c'est là une frontière du sujet encore insuffisamment connue.

- 6 Qu'a pu produire la rencontre entre ces deux thèmes ? Il est arrivé ce que l'on observe à propos des manières de table ou des gestes que J.C. Schmitt vient d'étudier. Au cours d'une première période, l'Eglise, devant un phénomène qui lui paraît dangereux, qu'elle ne sait pas bien comment maîtriser, adopte une position fondamentalement de refus ; après quoi, généralement vers le XII^e siècle, elle en vient à une période de contrôle du phénomène, de tri entre les bons rires et les mauvais, les façons licites de rire et les façons illicites ; elle en arrive à une sorte de codification dans les pratiques du rire, dont la scolastique s'est emparée. Il y a des textes des grands scolastiques sur le rire : l'un des premiers est du premier grand docteur franciscain, maître de l'Université de Paris dans les années 1220-1240, Alexandre de Halès ; ensuite il y a des textes superbes de Thomas d'Aquin et d'Albert le Grand, qui ont eu des répercussions au niveau des moeurs. Un des exemples les plus frappants est donné par saint Louis. Visiblement conseillé par son entourage mendiant, dominicain et franciscain, le roi avait résolu la question de la façon suivante : il ne riait pas le vendredi ! Pour connaître saint Louis nous avons l'admirable Joinville, qui heureusement nous montre un saint Louis un peu inattendu qui, non seulement était porté à rire, mais qui visiblement correspondait aussi à un autre *topos*, celui du *rex facetus*, le roi plaisantin, qui devient une image du roi. Le *rex facetus* semble surtout devenir un *topos* dans un contexte social et chronologique assez précis : le contexte curial ; c'est dans le cadre de la cour qu'une des fonctions presque obligées du roi s'est imposée : faire des plaisanteries. Le *rex facetus*, on le saisit à travers toute une série de textes, des chroniques, le plus souvent anglaises, du XII^e siècle : le premier modèle du *rex facetus* est Henri II d'Angleterre, dont on rapporte les bons mots, les occasions où il se met à rire de tel ou tel ; on pressent même que le rire devient presque un instrument de gouvernement, en tout cas une image du pouvoir. Un certain nombre de fonctions du rire ont été étudiées par les anthropologues, par exemple, à propos de « la parenté de plaisanterie », dans un certain nombre de sociétés africaines analysées notamment par Ratcliffe Brown. Il y a des sociétés où certains rapports de parenté, qui peuvent varier, souvent entre gendre et belle-mère, doivent s'exprimer à travers des plaisanteries. Je me demande s'il n'a pas existé dans la société chrétienne médiévale des structures et des pratiques de ce genre. Je crois que si l'on étudiait bien certains textes, on aurait l'impression qu'aux mains du roi, le rire est une façon de structurer la société qui l'entoure ; il ne se moquera pas de n'importe qui, il ne se moquera pas de tous de la même façon. L'un des dérapages du rire, c'est aussi l'obscénité.
- 7 *Le Nom de la rose* a joué un certain rôle dans l'orientation de ma recherche parce que j'ai vu que mon ami Umberto Eco accordait aussi au rire une importance assez grande dans la société et la culture médiévales : vous savez que le rire y est l'objet de la détestation du

moine ultra-rigoriste Jorge de Burgos ; très pertinemment, Umberto Eco fait un rapprochement entre l'attitude de son moine et celle de saint Bernard hostile à la représentation des monstres dans l'art roman ; on pressent là encore l'une des alliances historiques entre diverses formes de méfiance à l'égard de certaines manifestations plus ou moins anarchiques, plus ou moins anormales, plus ou moins provocantes. Ce qui m'a peut-être définitivement attiré vers le rire, c'est que, dans cette Ecole et dans ce Centre, nous sommes nombreux à essayer d'élargir le domaine de l'histoire, en particulier en ayant recours à de nouveaux documents : l'oralité, les gestes ; j'ai toujours été préoccupé de parvenir à l'intégration du corps dans l'étude de l'évolution historique, pas seulement par l'histoire des attitudes à l'égard du corps, qui est relativement la plus facile, peut-être la plus superficielle ; mais par une histoire qui consisterait justement à intégrer les pratiques corporelles dans les mutations des sociétés historiques. Nous sommes toujours, je le crois, sous le charme de l'article de Marcel Mauss sur *Les techniques du corps*, qui n'a pas fini d'être efficace. Le rire est un phénomène qui s'exprime dans le corps et à travers le corps ; or, chose stupéfiante, une grande partie des auteurs qui se sont occupés du rire, historiens, historiens de la littérature, ou même philosophes : Bergson et même Freud, ne s'intéressent pratiquement pas à cet aspect corporel qui me paraît essentiel. La codification du rire, la condamnation du rire dans le milieu monastique résultent au moins en partie de sa dangereuse liaison avec le corps.

- 8 En gros, le rire est avec l'oisiveté le second grand ennemi du moine ; dans les diverses règles du haut Moyen Age, l'insertion du passage condamnant le rire dans le chapitre consacré à telle ou telle vertu, tel ou tel principe de conduite, montrent à la fois une certaine mobilité et une certaine évolution. Dans les premières règles monastiques, celles du v^e siècle, le rire apparaît en général au chapitre sur le silence, la *taciturnitas*. Le rire est la façon la plus horrible, la plus obscène, de rompre le silence ; par rapport à ce silence monastique qui est une vertu existentielle, fondamentale, le rire est une rupture d'une extraordinaire violence. On voit ensuite, chez saint Benoît en particulier, au vi^e siècle, que le rire évolue du domaine du silence vers le domaine de l'humilité, le rire étant contraire à l'humilité : on entre donc là dans une autre constellation de sensibilité, de dévotion. *La Règle du Maître*, l'une de ces règles monastiques qui sont apparues assez nombreuses dans l'Occident médiéval entre le v^e et le ix^e siècle, surtout entre le v^e et le vii^e (elle est elle-même du vi^e siècle), entretient un rapport évident avec la règle de saint Benoît, qui à partir du ix^e siècle a été la règle quasi générale de tout le monachisme occidental. Des études précises, convaincantes, ont prouvé que la *Règle du Maître* est antérieure à la règle de saint Benoît, qu'elle lui a servi de modèle ; les différences sont pourtant considérables. L'une d'elles est que, alors que la règle de saint Benoît est très succincte (et c'est une des raisons de son succès : simplicité, brièveté), la *Règle du Maître* est un texte très long, mais fort intéressant, très au-delà d'une psychologie individuelle ; il propose une véritable physiologie chrétienne qui explique ce que doit être le comportement, physique et spirituel en même temps ; un texte profondément ancré dans l'un des phénomènes les plus importants du Moyen Age et dont on ne tient pas assez compte. On a surtout retenu les textes hostiles au corps, de type ascétique, telle la fameuse phrase de Grégoire le Grand définissant le corps comme « l'abominable vêtement de l'âme » ; on n'a pas suffisamment, me semble-t-il, tenu compte du fait que, fondamentalement, l'homme est conçu comme une union inséparable du corps et de l'âme ; n'oublions pas que le christianisme propose la résurrection des corps, ce qui fait son originalité – Piero Camporesi, en particulier, l'a bien souligné – parmi beaucoup de religions, et qu'on se

sauve corps et âme : on fait le bien et le mal à travers le corps. On a surtout retenu le corps comme instrument diabolique, alors qu'il est aussi un instrument de salut. Précisément la *Règle du Maître* explique bien comment le corps humain se situe par rapport au bien et au mal, le bien et le mal ayant d'ailleurs deux sources : une source extérieure d'une part, celle du bien est la grâce divine, tandis que celle du mal est le diable, la tentation diabolique ; et d'autre part, des sources intérieures qui viennent toutes les deux du cœur, et qui sont parfois les mauvaises pensées et parfois le contraire, les bonnes pensées. Dans les deux sens, que ce soit de l'extérieur vers l'intérieur ou de l'intérieur vers l'extérieur, le corps humain dispose de filtres : les trous du visage ; les yeux, les oreilles et la bouche sont les filtres du bien et du mal et doivent être utilisés de façon à laisser entrer ou s'exprimer le bien et à barrer la route au mal : la *Règle du Maître* parle du « verrou de la bouche », de « la barrière des dents », etc. Quand le rire s'apprête à fuser, il faut empêcher absolument que ce rire ne s'exprime ; et l'on voit comment, de toutes les formes mauvaises d'expression qui viennent de l'intérieur, le rire est la pire : la pire souillure de la bouche. Tout ceci est lié à une sorte de physiologie chrétienne tout à fait extraordinaire, derrière laquelle d'ailleurs on reconnaît des traités médicaux, des croyances physiologiques, si l'on peut dire.

- 9 Un premier gros problème : comme il importe dans une recherche, il faut partir constamment d'hypothèses théoriques aventurées, que l'on ne peut pas encore asseoir sur suffisamment d'études, d'analyses, de réflexions, mais sans lesquelles, je crois, on ne progresserait pas. Ensuite, il faut les confronter à nos informations, les modifier, au besoin les abandonner, les remplacer, etc. Premier problème : peut-on réduire le rire à un phénomène unitaire ? Au point où j'en suis, je n'ai pas de réponse ; je suis frappé de ce que, en engageant l'étude des domaines du rire, on a affaire à des mots, à des concepts, et pas seulement à des pratiques, qui rangent sous le terme de rire ou dans le champ sémantique du rire, des phénomènes tellement différents qu'on se demande s'il s'agit de la même chose. Ce problème a été mal traité par les auteurs, et même les plus grands ; j'ai été frappé, dans le livre de Freud, un des grands livres sur le sujet, par le fait que non seulement il ne prend pratiquement pas le corps en considération dans le phénomène, mais aussi qu'il définit trois sortes de rires : le mot d'esprit, le comique et l'humour, qu'il qualifie d'ailleurs de « formes éternelles du rire » ; curieusement, il ne semble pas s'être posé la question d'une unité du rire. Il a employé la même méthode pour définir ces trois formes de rire, les analyser, mais l'unité vient de sa méthode d'analyse et non pas d'une éventuelle unité objective des phénomènes qu'il étudie. Il distingue trois théories principales sur le rire, parmi celles qui ont été émises : la théorie de la supériorité, c'est à dire la théorie selon laquelle le rieur cherche essentiellement à dominer par le rire un interlocuteur ou quelqu'un en face de lui ; c'est un rire de domination, un rire de supériorité. Deuxième théorie, celle de l'incongruité : le rire naîtrait fondamentalement – et c'est ce que Bergson a exprimé en le précisant sous l'idée de la perception d'une action mécanique là où il devrait y avoir du vital – de la perception de quelque chose qui n'est pas dans l'ordre normal de la nature ou de la société. Et enfin, la théorie dite *relief theory* qui est la théorie de la détente ou de l'épargne, dans laquelle le rire épargne au rieur des comportements qui seraient plus difficiles à la fois dans leur expression et dans leurs enjeux. Après avoir exposé ces trois théories, John Morreall propose une nouvelle théorie ; il a voulu trouver une explication unitaire et la formuler très brièvement, et voilà le résultat : « laughter results from a pleasant psychological shift ». Ce n'est pas sérieux, c'est presque une tautologie. Et comment définir « shift » ?

- 10 Revenons, si vous le voulez bien, aux héritages culturels qui ont pesé sur les conceptions du rire dans l'Occident médiéval. L'héritage biblique est très fort comme d'habitude, plus encore peut-être que d'habitude ; au moins jusqu'au XIV^e siècle, la Bible reste « le Livre » ; la réflexion théorique et les règles pratiques fonctionnent à partir de la Bible. Quand les gens du Moyen Age, surtout les clercs évidemment, cherchent à comprendre un phénomène, à prendre position par rapport à lui, ils vont voir ce que la Bible en dit, c'est le point de départ de leur réflexion ; les clercs, les intellectuels ont travaillé ainsi, et les premiers siècles du Moyen Age ont constitué des dossiers sur la plupart des grands problèmes qui se posent à la société. J'avais étudié ceci à propos du travail : il est clair que dans le haut Moyen Age, les intellectuels chrétiens ont constitué un dossier à partir de toutes les citations qui ont rapport au travail, qui peuvent être invoquées à propos du travail, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament ; c'est un jeu très important et il est très éclairant de voir que, selon les périodes, certains textes sont cités et d'autres passés sous silence ; c'est dans ce jeu de citations, de tri du dossier que l'on aperçoit généralement l'évolution des attitudes culturelles à l'égard de tel ou tel phénomène. C'est le cas pour le rire.
- 11 Nous sommes assez bien armés car il y a plusieurs bons articles, soit dans les dictionnaires de la Bible et du Nouveau Testament, soit dans des études spécialisées concernant le rire dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Il m'a semblé que ce qui est fondamental dans l'Ancien Testament avait continué de peser pendant très longtemps, sous des formes nouvelles, renouvelées : à savoir la distinction entre deux espèces de rire assez nettement différentes et pour lesquelles l'hébreu a deux mots bien distincts. L'un est « sâkhaq », le rire joyeux, débridé ; l'autre est « lâag », un rire moqueur, de dénigrement. La première forme de rire est intéressante aussi pour les médiévistes parce que, nous le savons très bien, c'est un héritage, et qui continue à vivre au Moyen Age ; ce terme a donné son nom à l'un des principaux personnages de l'Ancien Testament : Isaac ; Isaac, c'est le rire. Il y a eu dans la pensée judaïque et dans le Talmud, dans les commentaires des rabbins, toute une littérature sur ce nom d'Isaac. Il faut se reporter au chapitre de la *Genèse* où est annoncée la naissance d'Isaac ; c'est un petit bijou comique.
- 12 Un jour Yahvé apparaît à Abraham, comme il le faisait assez souvent, et lui dit : « Tu sais, tu vas être père ». Abraham : « Père ? Mais j'ai cent ans, Sarah a quatre-vingt dix ans ». Abraham ne dit rien mais il n'en pense pas moins. Quelque temps après, Yahvé apparaît à Sarah et il lui dit : « Tu vas être mère » ; alors Sarah se met à rire, ouvertement. L'année suivante, l'événement se produit. Un enfant naît à Sarah et à Abraham, qu'on appelle donc *Rire, Isaac*. Sarah, confuse, dit à Yahvé qu'en fait elle n'avait pas ri lors de la prédiction. Yahvé feint de la croire et finalement dit : « Mais tu sais, tu avais bien ri ». Texte étonnant, texte qui a certainement du sens. Il me semble qu'il y a une persistance plus que conceptuelle de ces deux formes de rire, et que les sociétés historiques chrétiennes ont eu une assez grande difficulté à les penser comme étant le même rire. Ce qui les y oblige, c'est le latin. Le grec a deux mots de la même racine : « *gélân* » et « *katagélân* » ; *gélân*, c'est pour le rire naturel ; et *katagélân* est pour le rire méchant ; il me semble qu'un des efforts précisément de la pensée médiévale pour distinguer bon et mauvais rire, ne fait que prolonger cette distinction. Le latin n'a que *risus*. Le grec a un mot pour sourire : le latin a beaucoup de mal à construire un mot *subrisus* ; il y parvient difficilement ; pendant longtemps, le mot *subrisus* ne veut pas dire « sourire » mais « rire sous cape », « rire en cachette », et ne parvient à « sourire » que lorsque le système de

valeurs et les comportements ont bien changé. Au XII^e siècle ? Je me demande si le sourire n'a pas été une des créations du Moyen Age.

- 13 Si l'on regarde les représentations dans les images, dans l'art, on ne trouve aucun effort pour représenter le rire à propos de la naissance d'Isaac et de l'histoire d'Isaac. Nous retrouvons là un problème qui nous intéresse, un problème fondamental : celui des rapports textes/images, des rapports qu'entretient l'iconographie avec un thème. Or, il y a des silences, des retards, des décalages et, bien sûr, des écarts de l'image. L'autre face du problème, c'est de faire rire à travers les oeuvres d'art, c'est-à-dire le comique et la caricature³. Ce problème, on le voit apparaître tardivement. On a l'impression que le christianisme pendant longtemps a bloqué toute cette partie du rire qui était le rire moqueur, défini comme particulièrement mauvais. En revanche, on voit affleurer le sourire dans l'art, dans la sculpture : les fameux anges au sourire, le thème des vierges sages et des vierges folles, où les vierges sages sourient et les vierges folles ricanent.
- 14 Dans l'inventaire des problèmes, il y a « rire et société ». De qui, de quoi rit-on ? Rire de groupe ou de classe ? Nos moines doivent respecter les interdits qui leur sont particuliers. Il y a un *risus monasticus* qui est, en fait, un rire illégitime, interdit. Mais en même temps nos bons moines s'amusaient bien de temps en temps dans les monastères, et ils ont même créé un type de plaisanterie écrite, les *joca monacorum*, dont nous avons des recueils depuis le VIII^e siècle. Il y a des histoires de moines comme il y a des histoires de curés, des histoires de juifs, des histoires d'arméniens, etc.
- 15 Rire de groupe. Nous connaissons un très beau rire féodal. C'est le *gab*, qui est la plaisanterie féodale ; elle fait un peu penser aux histoires marseillaises. Ces hommes, quand ils étaient non pas dans la chambre des dames, mais entre eux, loin des combats, se racontaient des histoires de féodaux, des histoires de guerriers. C'était à qui raconterait les prouesses guerrières les plus extraordinaires. Couper d'un coup d'épée le cavalier et le cheval en même temps n'était que la moindre de ces vantardises. C'est une débauche d'imagination, d'invention, de trouvailles. C'est à cela que ces personnages, dans les plus anciennes chansons de gestes, passent une bonne partie de leur temps de divertissement. Dans une chanson de geste un peu tardive, le *Pèlerinage de Charlemagne*, on raconte comment Charlemagne et ses douze pairs, hôtes de l'empereur de Constantinople, en se racontant des *gabs*, dont ils sont les héros, terrorisent l'espion que l'empereur a envoyé pour écouter leurs propos en cachette, et qui prend la fiction pour la réalité.
- 16 Le rire comme communication. G Bataille a écrit : « Le rire est la forme spécifique de l'interaction humaine ». Quand nous voyons, soit au niveau théorique soit au niveau des moeurs, le rire fonctionner, ce rire nous dit des choses intéressantes sur les structures et le fonctionnement de la société. J'ai parlé tout à l'heure de ce que j'appelle les « dérapages », à savoir la dérive érotique, scatologique, obscène, qui est très importante. Parmi les textes comiques les plus anciens qui nous soient parvenus, se situent ceux qui appartiennent à ce domaine.
- 17 J'ai parlé de rire anthropologique. Rire et folklore. J'ai parlé de la « parenté à plaisanterie ». Il y a d'autres thèmes qui sont étonnants, surtout dans la littérature, par exemple : le motif de l'enfant qui rit au moment où on veut le tuer ; dans le *Perceval* de Chrétien de Troyes, la pucelle qui n'avait pas ri depuis six ans. Autre type de rire, le rire rituel, dont le principal est le rire pascal.
- 18 Venons-en aux synthèses provisoires, aux esquisses de chronologies. Il y a une première période – IV^e-X^e siècle – où le modèle monastique me semble l'emporter, c'est-à-dire le

rire réprimé et étouffé. J'ai été frappé par un parallélisme d'attitudes et d'évolutions entre le phénomène du rire et un autre phénomène que j'ai un peu étudié : le rêve. Il y a aussi répression et étouffement du rêve comme il y a répression du rire, car le rire sur lequel on s'hypnotise, c'est le rire diabolique. Mais n'oublions pas que si c'est une période où les larmes semblent submerger le rire, nous rencontrons dans le milieu monastique lui-même ce contrepoint des *joca monacurum*, qui montre que même dans les périodes où des théories hostiles au rire semblent l'emporter, une pratique sans grande contrainte du rire continue à vivre. En tout cas, un genre littéraire dans le milieu s'exprime en sens contraire et semble échapper à la répression. Une deuxième période, et j'y verrais un certain parallélisme avec l'histoire du rêve et l'histoire du geste : c'est le temps de la libération et du contrôle du rire, liés entre autres à la montée des laïcs et à la littérature vernaculaire. La société prend l'habitude de se regarder dans un miroir, les états du monde aperçoivent leur image ridicule : d'où le développement de la satire et de la parodie, et, du côté de l'Eglise, comme pour le rêve, comme pour le geste, l'établissement d'un contrôle du rire. Et au niveau des mœurs, on retrouve l'importance de la cour comme milieu de domestication du rire. Il ne me semble pas que Norbert Elias parle de ces aspects du rire et du comique, mais je dois dire qu'ils rentrent bien dans les catégories et les démarches d'Elias. Puis le rire scolastique, l'établissement d'une casuistique du rire. Qui est habilité à rire ? Quelle sorte de rire est licite ? Quand ? Comment ? Un temps pour rire et un temps pour pleurer : c'est ce que fait saint Louis. Il y a une série de textes tout à fait passionnants et qui auront une grande postérité, autour du terme *hilaris*. *Hilaris*, en général, s'applique au visage : *vultus hilaris*, c'est un visage joyeux, plaisant, qui correspond à peu près exactement à ce que nous appelons riant. Ce qui ne veut pas dire forcément un visage qui rit fort. Toute une série de textes bibliques vont connaître une grande fortune à partir du XII^e siècle. Une très jolie étude de Fernand Vercauteren montre comment apparaît dans des chartes de la fin du XI^e siècle, l'expression suivante : *hilaris dator*, le donateur souriant⁴. Le donateur ne doit pas se contenter de faire une donation, mais il doit la faire en montrant qu'il est content. Je suppose que cela veut dire que les donations sont de moins en moins importantes, qu'on les fait de moins en moins volontiers, ce qui correspond en effet à ce que nous savons. Et aussitôt on impose cette formule. Le rire, sous sa forme d'*hilaris*, devient un attribut de François d'Assise et l'une des manifestations de sa sainteté. François dit à ses frères : « Soyez toujours, dans les tribulations, face à ceux qui vous tourmentent, *hilari vultu* ». Le rire devient véritablement une forme de spiritualité et de comportement. Nous possédons un texte qui en est la contre-épreuve : c'est le récit, par un Franciscain anglais du XIII^e siècle, Thomas of Eccleston, le *De adventu fratrum minorum in Angliam*, l'établissement des Franciscains en Angleterre dans les années 1220-1223. Il nous raconte qu'à Oxford, le couvent des Franciscains, qui avait accueilli de jeunes frères, avait voulu appliquer tellement bien les recommandations de saint François, qu'ils s'abandonnaient à de grandes crises de fou rire, qui finirent par inquiéter la hiérarchie franciscaine. Et le Ministre général fit savoir à ces jeunes gens qu'il ne fallait pas exagérer, que saint François n'avait pas passé sa vie dans le fou rire, ni n'avait proposé un modèle de sainteté tellement « hilare ».

19 Enfin, on arrive au rire « débridé », aux théories de Bakhtine. Bakhtine se place dans toute une école soviétique qui s'est intéressée au rire et au comique et qui en a fait un de ses grands objets d'intérêt. La *peretztroika* nous livre l'essentiel de cette production. Il y a une dizaine d'années que notre ami Geremek m'avait envoyé un livre de Likhatchev sur le rire, dont il m'avait dit qu'il était fondamental, et j'ai appris que le livre vient d'être

traduit en italien. D'autre part, Prop s'est intéressé au rire. Gourévitch a fait la critique des idées de Bakhtine sur le rire. Nous avons là toute une école de spécialistes du rire que ne fait que renforcer, me semble-t-il, l'évidence de l'importance de ce thème. En gros, selon Bakhtine, le Moyen Age dominé par l'Eglise a été un temps de tristesse. La Renaissance, qu'il fait commencer tôt, a été au contraire le grand moment de la libération du rire. Thèse très contestable. Mais on peut tirer des thèses de Bakhtine, d'abord une périodisation du rire, même si elle est à nuancer. De plus, son thème du lien avec la ville, et avec la place publique est très intéressant. La place publique est un lieu où le rire va éclater. Mais n'y aurait-il pas eu de rire paysan ? Ou ne serait-il que déprécié, refoulé comme celui d'autres catégories méprisées du Moyen Age : rires d'enfants, rires de femmes ? Enfin, il y a cette très belle expression – qui est peut-être l'apport le plus intéressant de Bakhtine à une problématique du rire – « la culture du rire », qui a été traduite en allemand (*Lachkultur*), et malheureusement pas en français. Il y a eu une culture du rire, avec tout ce que cela peut signifier. Je crois que nous retrouvons l'importance du rire dans le fonctionnement des pratiques culturelles et des pratiques sociales. Si nous le comparons avec un autre thème, qui en est très proche, qui en est d'une certaine façon l'expression, c'est le combat de Carnaval et Carême. Ce combat, c'est le combat du rire et de l'anti-rire.

NOTES

1. J. Morreall, *Taking Laughter seriously*, State University of New York, Albany, 1983.
 2. F. Ceccarelli, *Sorrise et riso. Saggio di antropologia biosociale*, Turin, Einaudi, 1988.
 3. Un texte important, celui de Baudelaire : *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*, in *Œuvres Complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, pp. 525-543.
 4. Dans les *Mélanges Rita Lejeune*.
-

AUTEUR

JACQUES LE GOFF

Jacques LE GOFF est directeur d'études à l'E.H.E.S.S., ancien Président de l'École. Ce texte a été présenté en « Séminaire du Centre » le 13 mars 1989.